

Le geste vulgarisateur, une tentative de définition sémiotique de la vulgarisation scientifique

À ce stade du développement, la vulgarisation peut être décrite comme une transmission d'information savante impliquant une opération de transformation (Chapitre II). Elle constitue un type de sémiologie à part entière, différente d'une simple traduction, mais actualisant une effectuation dynamique (Chapitre I). La vulgarisation induit nécessairement deux positions énonciatives dissymétriques, aux prises avec les questions de légitimité et de co-construction du sens (Chapitre III). La transformation qu'elle induit est le plus souvent source de convocation imaginaire ou mythique, constituant à la fois paradoxalement un « frein » et un « accès » à l'information (Chapitre IV). La vulgarisation semble échapper à toute tentative de définition scientifique, son caractère pluriel et composite ne facilitant pas son appréhension. Une piste semble être à suivre du côté d'une définition générique, spécifiée par celle du geste discursif. Nous proposons d'en rendre compte dans ce chapitre.

V.1. Définition institutionnelle de la vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique est souvent qualifiée « d'indéfinissable » du fait, non pas d'un problème terminologique qui lui serait inhérent, mais bien plutôt d'une indétermination conceptuelle. Une première étape de recontextualisation définitionnelle semble alors indispensable.

V.1.1. La vulgarisation scientifique, une entité plurielle

La vulgarisation scientifique est toujours présentée comme une activité discursive. Ce trait définitoire apparaît comme faisant consensus. Vulgariser, c'est toujours produire un certain type de discours. Les choses se corsent quand il s'agit de qualifier ce dernier :

« Le discours de v.s. n'a pas de véritable identité. Le définir c'est déjà prendre parti dans l'analyse que l'on veut en faire. Le discours de v.s. ne possède pas de définition stable et reconnue : il est pluriel. Diversité des scripteurs, pluralité des moyens d'expression, dispersion des intentions didactiques... la v.s. s'échappe du carcan dans lequel l'observateur cherche à la contraindre »⁶⁴⁵

Jacobi pointe ici différentes raisons de son hétérogénéité intrinsèque : la pluralité des énonciateurs, la pluralité des institutions qui les prennent en charge, les différentes formes que le discours prend, la pluralité des moyens d'expression, et enfin les différents moyens argumentatifs convoqués selon les fonctions engagées. En effet, les différentes fonctions de la vulgarisation scientifique – utilitaire, vitrine, imaginaire – ont été présentées dans le Chapitre II. Symptomatiques de l'hétérogénéité de la vulgarisation scientifique, ces différentes fonctions

⁶⁴⁵ JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985.

avaient fait porter l'interrogation non pas sur *la* vulgarisation en tant que telle, mais sur *les* vulgarisations scientifiques, accompagnant la pratique discursive interne à la communauté scientifique légitime, au sein de ce que Jacobi appelle plus généralement « la communication scientifique »⁶⁴⁶. Les vulgarisations scientifiques, au pluriel donc, apparaissent alors comme nombreuses et disparates, mais l'hétérogénéité, comme cela a déjà été le cas dans ce projet de recherche, ne doit pas être considérée comme un obstacle, mais comme une force dont il faut rendre compte :

« *cette hétérogénéité ne représente pas une faiblesse. Rendue nécessaire par la polyvalence de l'objet et par l'étendue des registres, elle devient [une qualité]* »⁶⁴⁷

Tout l'enjeu réside dans l'explicitation de cette hétérogénéité et la définition de cette « qualité » définitoire de la vulgarisation scientifique.

V.1.2. Le paradigme du « troisième homme »

V.1.2.1. Un besoin social et culturel

Une première conception de la vulgarisation scientifique s'est longtemps incarnée dans la figure du « troisième homme », à l'intérieur du « paradigme de la communication ». Jean Oulif et Abraham Moles⁶⁴⁸ entendent sous cette étiquette une justification sociale et culturelle de la pratique de vulgarisation scientifique. Vulgariser constitue selon eux une nécessité culturelle, dans une mission de médiation (dans son sens social) entre le spécialiste et le grand public par le biais d'une communication spécifique. Dans cette conception, le scientifique est décrit comme un acteur incapable de s'adresser au grand public. La mission du vulgarisateur en tant que médiateur social s'impose alors d'elle-même.

Oulif et Moles présentent un nouveau point de vue selon lequel, après les traditionnelles « classes sociales », une nouvelle forme de différenciation sociale se fonde sur la dissymétrie entre les spécialistes (considérés comme *créateurs*) qui produisent un savoir (considéré comme un objet de *consommation*) et la masse qui s'en remet à eux (cette masse est considérée comme un ensemble de *consommateurs*). Ce décalage entre les deux pôles, cette dissymétrie structurelle, est présentée dans leur système comme *l'aliénation culturelle*. Pour remédier à ce phénomène d'aliénation culturelle produit par le fossé entre ces deux actants posés, se crée une « culture moyenne » qui aurait pour mission de réunir plaisir et connaissance, deux objets réputés « inconciliables ». La pratique du vulgarisateur constitue une reconstruction et une mise en scène d'un « dialogue » entre l'actant créateur et l'actant consommateur à propos de l'information culturelle (ici scientifique), afin de rétablir un « lien brisé » :

« *Son objectif : offrir au récepteur la possibilité d'intégrer dans une structure de connaissance le contenu des messages produits. Il lui faut donc assimiler les*

⁶⁴⁶ Voir partie II.1.3.4. « *Des vulgarisations scientifiques ?* ».

⁶⁴⁷ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988 (Collection Milieux), page 11.

⁶⁴⁸ MOLES Abraham et OULIF Jean, « Le troisième homme – Vulgarisation scientifique et radio », *Diogène* (58), 06.1967, pp. 29-40.

*connaissances à diffuser et 'se plier aux impératifs psychologiques de celui qui aspire à une distraction'. Il se trouve investi d'un double rôle de créateur et de médiateur »*⁶⁴⁹

Son rôle est donc d'organiser un accès à la culture par la communication pour contrecarrer *l'aliénation culturelle*. La vulgarisation répond donc, dans la conception du *troisième homme*, d'une fonction de ciment social et d'une dimension culturelle forte. Rappelons que cette théorie se fonde sur l'inégalité de la distribution du capital culturel, mettant ainsi en scène un « créateur de culture » (le spécialiste scientifique), des consommateurs (le grand public) et un tiers médiateur, un *troisième homme* qui agit entre les deux, d'où le nom du paradigme.

V.1.2.2. Un problème de communication

La vulgarisation scientifique ainsi conçue trouve dans l'instance mass-médiatique un lieu d'ancrage naturel. Pour s'adresser au grand public de consommateurs culturels, les médias de masse comme la télévision et la radio, ce dont traitent spécifiquement Oulif et Moles, sont considérés comme les canaux privilégiés. Dans leur système, la vulgarisation scientifique est intrinsèquement réduite à un problème de communication : c'est parce qu'il y a une discontinuité importante, un manque, une rupture, un « gap » comme il a été décrit plus haut, que la vulgarisation est nécessaire. Le problème communicationnel est alors le prétexte de l'activité vulgarisatrice. Le paradigme du *troisième homme* repose sur le postulat de la traduisibilité de la science. L'activité du vulgarisateur est possible car la science est selon eux susceptible de subir une traduction intralinguale, de la même façon qu'il est possible de la traduire d'une langue à l'autre. Dans cette théorie, le vulgarisateur se pose alors comme un traducteur capable de rendre accessible la science à un large public grâce à la langue vulgaire. Cette idée a longtemps dominé, et c'est dans ce paradigme que Jacobi se situe quand il affirme que la vulgarisation est « *la traduction de la langue savante en langue vulgaire* »⁶⁵⁰, comme on l'a déjà évoqué dans le Chapitre II. L'argument principal à cette thèse se fonde sur la coexistence d'un double système de désignation (la nomenclature terminologique possède des désignations communes respectives) dont traite Mortureux à partir de la théorie des termes-pivots. Cette conception trouve également une justification linguistique chez Edward Sapir, qui affirme qu'

*« Une vérité scientifique est impersonnelle et n'est pas affectée dans son essence par le moyen linguistique particulier qui l'exprime ; elle a surtout autant de portée en chinois qu'en anglais : mais il lui faut s'exprimer, et s'exprimer linguistiquement. En réalité la conception d'une vérité scientifique se fait par un processus linguistique, puisque la pensée n'est autre que le langage dépouillé de son enveloppe extérieure. Le moyen d'expression approprié d'un énoncé scientifique est donc un langage généralisé et symbolique qui font que toutes les langues connues sont des traductions. On peut traduire très exactement la littérature scientifique parce que l'expression scientifique initiale est elle-même une traduction de symboles »*⁶⁵¹

⁶⁴⁹ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 17.

⁶⁵⁰ JACOBI Daniel, *op. cit.*, 1985.

⁶⁵¹ SAPIR Edward, *Le langage : introduction à l'étude de la parole* [1921], Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001.

La possibilité d'une traduction intralinguale pour les discours scientifiques bute néanmoins sur quelques problèmes en termes d'opérativité, qui ont déjà fait l'objet de la partie II.2.5 « *La question de la traduction* », dans le Chapitre II.

V.1.2.3. Une question de public(s)

L'actant « consommateurs » est dans ce système un récepteur pluriel dont le vulgarisateur construit l'encyclopédie en l'instituant comme *lecteur-modèle*⁶⁵².

« *c'est le récepteur qui, en intégrant les informations, lui attribue un sens. L'intelligibilité du message, la capacité pour un récepteur donné d'en prévoir le déroulement, est toute relative puisqu'elle résulte des attentes comme de la compétence du récepteur* »⁶⁵³

Le *lecteur modèle*, est, dans la théorie d'Umberto Eco, une instance construite par l'énonciateur intervenant dans le processus-même de la production textuelle :

« *Nous avons dit que le texte postule la coopération du lecteur comme condition d'actualisation. Nous pouvons dire cela d'une façon plus précise : un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif ; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre – comme dans toute stratégie.* »⁶⁵⁴

« *Donc, prévoir son Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement 'espérer' qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire. Un texte repose donc sur une compétence, mais, de plus, il contribue à la produire.* »⁶⁵⁵

La co-construction textuelle se faisant par projection des capacités encyclopédiques, cognitives, axiologiques du lecteur-récepteur par l'énonciateur engage des procédés de « personnalisation » des discours en fonction des publics visés. Se joue alors une sorte de typologie de profils de lecteurs-récepteurs de vulgarisation scientifique : les différentes formes déclinées de la v.s. tentent de répondre aux différents profils de récepteurs-modèles qu'il est possible de répertorier. Si bien que le troisième homme se décline en une multitude d'instances énonciatives par l'intermédiaire de canaux différents : revues spécialisées, presse quotidienne nationale, émission télévisée, émission de radio, site spécialisé, atelier participatif dans un musée, etc. La conception du *troisième homme* voulant pallier le gap de l'aliénation culturelle postule un récepteur général : le *grand public*. Il n'empêche que ce « grand public » est subdivisé en sous-groupes, du néophyte au passionné de sciences en passant par la figure de l'amateur. Dans la pratique de vulgarisation, qui participe d'une transmission des savoirs ciblée, le processus de différenciation des récepteurs-modèles est une étape obligée qui explique en partie la pluralité des formes et des canaux qu'emprunte le discours vulgarisé.

⁶⁵² ECO Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* [1979], Paris, Grasset, 1985 (Figures).

⁶⁵³ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 21.

⁶⁵⁴ ECO Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* [1979], Paris, Grasset, 1985 (Figures), page 65.

⁶⁵⁵ Eco Umberto, *op. cit.*, 1985, page 69.

V.1.3. Vers un paradigme du « premier homme » ?

V.1.3.1. Nouveau cadre

La théorie du troisième homme rencontre plusieurs oppositions. Le postulat de départ d'une *aliénation culturelle*, qui ferait du grand public un consommateur de « culture » amorphe et des scientifiques une élite créatrice, semble devoir être nuancée. En effet, il laisse entendre une bipolarité exclusive, la science autonome toute puissante d'une part et le grand public curieux et avide d'une culture « prêt-à-consommer » d'autre part. Une première forme de nuance est apportée par Dominique Wolton, qui s'extrait de cette dichotomie tranchée en proposant de définir l'activité de vulgarisation scientifique comme s'exerçant, non pas entre deux pôles, mais entre quatre instances :

*« Mais disons qu'aujourd'hui, tout est plus compliqué. Il n'y a plus deux acteurs, les scientifiques et le public, mais au moins quatre, la science, la politique, la communication et les publics ; et chacun est lui-même souvent divisés en plusieurs sous-groupes »*⁶⁵⁶

Cette quadripartition corrélée à l'affirmation de l'hétérogénéité de ses éléments marque un tournant dans la conception de la vulgarisation scientifique. Elle semble se dissocier de ses fonctions et enjeux primitifs⁶⁵⁷ pour devenir un avatar des liens que tissent les quatre pôles sociaux identifiés par Wolton, comme le tableau du paysage social contemporain :

*« Communiquer aujourd'hui sur la science consiste donc moins à transmettre des connaissances, avec plus ou moins de médiation, comme dans le cas du modèle de la vulgarisation, qu'à organiser la cohabitation entre des logiques plus ou moins concurrentes et conflictuelles. C'est en cela que la communication est un bon lieu de lecture des tensions qui existent dans les rapports entre la science, la culture, la politique, et la démocratie moderne »*⁶⁵⁸

Définie de la sorte, la vulgarisation scientifique institutionnelle dépasse le rôle de « traducteur » ou « reformulateur » qui la caractérisait principalement pour n'en faire qu'un de ces usages. Elle consiste en une mise en discours qui possède ses propres intentions, ses propres normes, ses propres objectifs et fonctions pour y répondre. Elle façonne une mise en scène des rapports sociaux entretenus entre les quatre instances de Wolton, les *sciences*, la *politique*, les *médias*, les *publics*. Puisque la traduction des discours scientifiques semble impossible à cause du principe « *traduttore traditore* »⁶⁵⁹, et par extension la présentation des savoirs scientifiques partiellement tronquée, la vulgarisation se charge aussi et surtout de présenter la démarche des chercheurs, une certaine image de la science, en fonction des choix éditoriaux et politiques : rassurer le récepteur, justifier les ressources allouées aux institutions scientifiques ou au contraire dénoncer les dérives de la science.

⁶⁵⁶ WOLTON Dominique, « De la vulgarisation à la communication », (21), 1997, page 9.

⁶⁵⁷ Cf. le Chapitre II, partie II.1.3.2. « *Bref historique de la vulgarisation scientifique* »

⁶⁵⁸ WOLTON Dominique, *op. cit.*, 1997, page 9.

⁶⁵⁹ Expression populaire, en italien, signifiant « traducteur, traître » c'est-à-dire « traduire, c'est trahir ».

V.1.3.2. Une question de légitimité

En tension entre ces deux conceptions de la vulgarisation scientifique, bipartite et quadripartite, la question de la légitimité dans la transmission des savoirs scientifiques est soulevée. À la question « qui peut vulgariser ? » ou sa variante modale « qui *doit* vulgariser ? », les réponses sont diverses. Le principal atout d'un *troisième homme*, en tant que tiers professionnel qui se donne le rôle de traduire la science en langue vulgaire pour la rendre accessible au grand public, tient à sa capacité de se mettre à la place d'un non-spécialiste, n'en étant pas un lui-même. En effet, dans cette conception, les experts d'un domaine sont présentés comme n'étant pas en mesure de percevoir les obstacles que pourraient rencontrer des novices et ne disposant donc pas du recul nécessaire pour produire une information adaptée. Cependant, ce qui constitue son atout marque aussi sa limite : il n'est pas un spécialiste, ne fait pas partie de cette « élite créatrice de culture »⁶⁶⁰, ou plus généralement de la communauté discursive d'autorité (sphère de la recherche scientifique par exemple), si bien que le *troisième homme* voit sa légitimité souvent remise en cause. Trivialement, s'il est expert en communication, il ne l'est pas des contenus communiqués. La conception professionnalisée de la vulgarisation scientifique, principalement journalistique, pêche donc dans sa fiabilité et son ethos de pseudo-expert aux yeux du public et des spécialistes scientifiques eux-mêmes, dénonçant parfois férocement la pratique de la vulgarisation scientifique⁶⁶¹. Certains « consommateurs » de culture scientifique se tournent préférentiellement vers un mode de transmission plus « im-médiat », c'est-à-dire se passant des services d'un tiers qui ne fait qu'ajouter des étapes, éventuellement sources d'entropie, dans le processus de transmission de l'information. Suzanne de Cheveigné nomme ce profil de consommateurs « l'intimiste ». Il s'insère entre les deux autres profils extrêmes, celui de « l'intellectuel » et du « bénéficiaire », le premier estimant que la vulgarisation ne constitue pas une source légitime de savoir et le second appréciant le rôle du journaliste toujours enthousiaste à l'idée d'acquérir de nouveaux savoirs. L'intimiste recherche le face-à-face avec le scientifique, une vulgarisation « à la source », où le spécialiste est lui-même acteur de la vulgarisation. Nous proposons d'étudier succinctement deux exemples de ces vulgarisations qui court-circuitent le modèle du *troisième homme*.

V.1.3.3. Discours de vulgarisation « court-circuit »

Dans le cadre de cette recherche, quelques discours ont montré une certaine émancipation par rapport au parcours linéaire méthodologique établi :

[recherche scientifique fondamentale → recherche clinique → instance médicale → patient]
ou [sphères de savoir légitime → vulgarisation scientifique institutionnelle → grand public].

⁶⁶⁰ Pour reprendre la terminologie conceptuelle d'Oulif et Moles énoncée plus haut.

⁶⁶¹ Les scientifiques se montrent par exemple très critiques vis-à-vis de la télévision comme support de vulgarisation d'après une étude de Suzanne de Cheveigné : CHEVEIGNÉ (DE) Suzanne, *L'environnement dans les journaux télévisés : médiateurs et visions du monde*, Paris, CNRS éditions, 2000 (CNRS communication).

Dans ces cas particuliers, qui ne suivent pas le chemin des médiations posé, la figure experte s'adresse directement au profane. Le gain en termes de légitimité est évident, et l'éthos construit se fonde sur l'absence d'intermédiaire et par extension sur la qualité et la fiabilité des informations transmises : pas de tiers traducteur, pas de trahison. Nous proposons d'étudier, parmi la grande richesse de ces discours « hors-parcours », deux cas particuliers. Un premier exemple de cette pratique se dessine sous les traits du Dossier d'Information INSERM, une deuxième pratique exemplaire dans son fonctionnement « court-circuit » est incarnée dans ce qu'on appelle la « trajectoire d'auteur ».

Dossier d'Information INSERM

Le « Dossier d'Information » est un dispositif de vulgarisation scientifique numérique qui permet de court-circuiter le parcours linéaire méthodologique proposé en Chapitre I, en mettant en œuvre une autre modalité de circulation de l'information savante : dans ce cas particulier, la sphère de la recherche scientifique s'adresse directement au grand public, à la sphère des profanes. La vocation est clairement affichée sur la page d'accueil des Dossiers d'Information, avec un court paragraphe :

« Destinés à un large public, ces dossiers visent à faire le point sur une thématique de santé ou en lien avec la recherche biomédicale. Chaque dossier présente les connaissances actuelles et les recherches en cours, en particulier celles conduites à l'INSERM. Des liens vers de nombreuses ressources externes sont également proposés. Ces dossiers sont réalisés avec la collaboration de chercheurs de l'INSERM, experts des thèmes abordés. »⁶⁶²

Cet affichage net et précis permet à l'internaute de naviguer parmi les différentes ressources proposées et choisir celle qui lui convient le mieux. En effet, l'instance INSERM propose, parallèlement à ces « Dossiers d'Information », des communiqués de presse, le *magazine Sciences & santé* (qui se veut scientifique mais accessible au plus grand nombre, exemplaire de la pratique de vulgarisation scientifique), le *magazine médecine et science* (qui offre un panorama des avancées de la recherche biologique pour des lecteurs aguerris comme des chercheurs, des hospitalo-universitaires, des enseignants, des étudiants en sciences, etc.). Ainsi, les Dossiers font partie d'un ensemble documenté plus vaste, une déclinaison d'offres en termes d'information en fonction du public visé. L'INSERM possède donc une *stratégie de mise en visibilité* construite sur une *logique de cibles*, qui permet de proposer un éventail de supports (ces dossiers, les différents magazines, les communiqués de presse, etc.) où chacun peut se reconnaître. L'institution de recherche présente donc une multiplication des supports et une multiplication des énonciations, qui vont de pair avec une pluralité des énonciataires. Les dossiers d'information, puisque ce sont eux qui nous intéressent ici, sont destinés au grand public, ou tout au moins, « un public large ». Il s'agit de dossiers thématiques, qui s'affichent par ordre alphabétique, sauf les quatre premiers dossiers qui semblent épinglés, mis en avant, donnés comme exemplaires du genre, ou comme étant les plus consultés, le support ne le renseigne pas. Pour pallier les limites d'un affichage alphabétique, la plateforme dispose également d'un moteur de recherche permettant à l'utilisateur de cibler davantage sa recherche

⁶⁶² <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information> . En voir une impression d'écran en Annexe 7, Figure A, page 389 de ce tome.

d'information, sur le thème qui l'intéresse particulièrement. Pour le reste de notre étude, le Dossier d'Information « Épilepsie » est le corpus de référence⁶⁶³.

Au niveau de l'énonciation, tout est entièrement débrayé. Seule la troisième personne officie, en compagnie de nombreuses structures impersonnelles. La seule marque « d'humanisation » des discours consiste en la mention suivante : « le dossier a été réalisé en collaboration avec tel chercheur de telle unité Inserm » décrochée dans le paratexte. Les uniques déictiques pouvant être recensés concernent des repères temporels : « on appelle aujourd'hui... » « des études sont en cours », « ces phénomènes sont encore imparfaitement connus » etc. Même si dans sa généralité l'énonciation est débrayée, le discours est ancré temporellement, le curseur se place sur le continuum temporel au niveau du présent, en position critique par rapport au passé, et en position prospective par rapport au futur. Au niveau du temps et du mode, le Dossier d'Information use du présent de l'indicatif, à valeur de vérité générale, celui qui a la réputation d'être « le temps du langage scientifique » puisqu'il permet d'énoncer des vérités valables en tout temps. L'énonciation débrayée fait que le lecteur énonciataire et l'instance énonciatrice sont totalement exclues du processus. L'accent est mis sur l'actualisation de l'existence des objets précédemment appelés « référents scientifiques » : l'épilepsie, les neurones, les neurotransmetteurs, etc. Il n'y a pas de sujets intégrés, comme si la recherche « s'énonçait toute seule ». La mise en discours de la vulgarisation scientifique prend donc le parti de reprendre les codes de la section « *Material and Methods* »⁶⁶⁴ entièrement débrayée, mais fait fi des autres sections mettant en scène les différentes instances, les différentes scènes voire les différents acteurs intégrés à la recherche en train de se faire.

Au niveau de l'actantialité, tout se joue dans le bloc introductif, incipit du dossier⁶⁶⁵. Trois actants sont instaurés, constituant chacun des groupes d'acteurs : les *malades* (600 000 malades dont la moitié est des enfants), les *médecins et chercheurs* instaurés conjointement dans le même « sac actantiel », ce dernier groupe contrastant avec celui du *grand public* qui pourrait être paraphrasé en *opinion publique*. Le contraste entre ces deux derniers actants est assumé grammaticalement, à l'aide de tournure contrastive : « *quant aux médecins et aux chercheurs...* ». Très schématiquement, dans ce chapeau sont posés : S1 les malades, S2 le grand public, caractérisé par un /ne pas savoir/ (S2 disjoint de l'objet *savoir connu*) et S3 les médecins et chercheurs, caractérisés par un /faire/ et instaurés dans un programme de quête dont l'objet est le *savoir à connaître*. Dans le chapeau des différents dossiers, on retrouve toujours peu ou prou ces trois mêmes actants. La recherche, ce S3, est toujours actualisé. Ce qui est flagrant, c'est qu'après cette entame, il n'y a plus aucune trace de narrativité. Même la maladie n'est pas décrite comme un destinataire transcendant, une puissance omnipotente,

⁶⁶³ Nous invitons le lecteur à se rendre sur : <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/epilepsie> . L'étude a été menée au mois de janvier 2018. Le lecteur ne s'étonnera pas de quelques modifications (dans le sous-titre notamment, qui passe de « *Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise* » à « *Un ensemble de maladie complexe, encore mal compris* » en septembre 2018. Les Dossiers sont régulièrement mis à jour, et c'est aussi l'une de leurs caractéristiques définitives.

⁶⁶⁴ Cf. Chapitre III, partie III.1.2 « *La mise en discours de la pratique scientifique* ».

⁶⁶⁵ En voir une impression d'écran en Annexe 7, Figure C, page 390 de ce tome.

alors que c'est très souvent le cas dans les articles de vulgarisation scientifique grand public et les discours profanes.

Au niveau de l'agencement d'un dossier INSERM, de sa structure paratextuelle notamment, l'élément prégnant est le bloc introductif mis en valeur par la couleur de fond orange. Ce bloc introductif se compose :

- du titre « *Épilepsie* » et d'un sous-titre « *Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise* »
- du chapeau dont il a été question ci-dessus, qui souligne les informations contextualisantes,
- une infographie disposée en tryptique qui résume les trois informations importantes qui caractérisent la thématique : ici l'épilepsie,
- la fonctionnalité « *écouter* » proposant une synthèse vocale qui soumet l'auditeur à un parcours de lecture spécifique et linéaire,
- un petit bloc de contextualisation et d'autoévaluation comprenant le temps de lecture supposé, la date de la dernière mise à jour et le niveau d'expertise du dossier,
- les hyperliens pour les réseaux sociaux sous formes d'icônes,
- et enfin une ligne italique qui précise la collaboration du chercheur INSERM spécialiste de la thématique et l'unité INSERM de référence.

En dessous de cet imposant bloc introductif, une structure simple en parties et sous-parties qui répond aux normes du genre de l'exposé thématique. Chaque partie ou sous-partie est accompagnée d'un pictogramme dans le même style que l'infographie précédemment mentionnée. Ces différents éléments répondent aux attentes normatives du genre. Ce qui est saillant, c'est la présence de références bibliographiques, de renvois à des articles scientifiques – qui par ailleurs encore plus nombreux dans d'autres dossiers d'information que celui consacré à l'épilepsie. Ces renvois vers des articles scientifiques s'effectuent par des liens hypertextuels, qui mènent sur la plateforme de l'éditeur scientifique pour consulter directement l'article. Enfin, un autre élément mérite d'être remarqué : le *mouseover*⁶⁶⁶. Le phénomène de *hover* ou *mouseover* correspond à l'activation d'une fenêtre, d'une info-bulle qui apparaît quand un lien est survolé sans l'action du clic. L'infobulle qui apparaît propose alors une courte définition terminologique du *technomot* souligné en pointillés.

Au niveau iconographique, différents éléments rentrent en compte : l'infographie du bloc introductif disposée en tryptique où sont figurativisés un neurone et des médicaments sous forme de comprimés, dans les pictogrammes associés à chaque titre⁶⁶⁷, et une photographie. Ce dernier élément est particulièrement intéressant car possède un statut instable. Il s'agit d'une photographie de prise de vue de microscope, légendée comme étant « Marquage de

⁶⁶⁶ Un artefact de ce phénomène est proposé en Annexe 7, Figure D, page 390 de ce tome.

⁶⁶⁷ Des exemples sont proposés en Annexe 7, Figure E, page 390 de ce tome. En comparant avec les autres dossiers d'information, on constate que les pictogrammes sont associés systématiquement aux mêmes mots-clés des titres, ce qui permet de présenter une cohérence entre les dossiers.

neurone © Inserm E. Eugène »⁶⁶⁸. Aucune information supplémentaire ne vient contextualiser ou expliquer la raison de l'introduction de cette reproduction d'imagerie scientifique. L'image scientifique est extraite de son contexte de publication ésotérique (elle pourrait tout à fait faire partie d'un de nos items du Groupe de corpus 1, Chapitre I) pour être exhibée dans le développement de ces dossiers de vulgarisation. Dans certains dossiers, les images de ce type sont encore plus fréquentes. Nous reviendrons sur cette « importation sauvage » *infra*. Et enfin, à rapprocher des éléments iconographiques car définie en partie par sa dimension visuelle, l'introduction d'une vidéo est réalisée dans le dossier. Il s'agit d'une vidéo de quelques minutes, à vocation soit pédagogique soit de légitimation scientifique avec l'interview d'un chercheur. Ce type d'élément audiovisuel intervient de manière systématique dans chaque dossier.

Pour finir la présentation du dossier, il convient de souligner les procédés (nombreux) de mise en exergue typographiques : le *mouseover* déjà mentionné permettant d'obtenir une définition, la mise en relief des *technomots* permettant de se rendre dans d'autres dossiers associés, la mise en gras de syntagmes voire de phrases entières ainsi mises en évidence – ce qui crée une hiérarchisation de contenu à l'intérieur du dossier – et enfin des encarts ou encadrés. Ces derniers éléments posent toujours le problème de leur statut : s'agit-il de focus ? d'exemple ? d'information complémentaire ? Est-ce plus ou moins important en termes de hiérarchisation du contenu ? Il appert dans ce dossier qu'il s'agit de focus pour mettre en avant un élément important. Dans d'autres, l'encadré semble plutôt relever de l'exemplification ou de la saillance de cas particuliers.

Tous ces éléments de présentation du dossier montrent que l'ensemble s'articule autour d'une tension entre reproduction et différenciation du genre de l'article scientifique (celui de la sphère 1, dont nous avons étudié les discours en III.1.2.). La reproduction des normes génériques de l'article scientifique se manifeste notamment par :

- La présence d'imagerie scientifique : Pour la photographie du marquage de neurone, aucun contenu n'est ajouté, aucune information. Par cette convocation, l'énonciateur ajoute cependant une valeur onto-véridictoire dans le sens où, pour un lecteur profane, trivialement, « ça fait vrai », « ça fait scientifique ». La mimétique enclenchée par le Dossier – cette volonté de « faire comme », d'imiter l'article scientifique – permet à la fois d'illustrer et de rendre moins austère le propos, mais aussi et surtout de donner de la légitimité au dossier et marquer son appartenance au champ scientifique.
- Le renvoi bibliographique : De la même façon, le renvoi bibliographique fréquent fonctionne sur ce principe mimétique du « faire vrai ». Sa présence a un aspect très rhétorique : le plus souvent, l'accès à l'article scientifique qui correspond (sur lequel le lecteur est envoyé grâce à l'hyperlien) est payant, et/ou l'article est en anglais, et bien sûr présente une complexité importante, bien loin des compétences du « public large » ciblé par les Dossiers d'information. L'utilisation de ces renvois et de ces références

⁶⁶⁸ Une impression d'écran de cette insertion d'imagerie scientifique dans le dossier est présentée en Annexe 7, Figure F, page 391 de ce tome. Nous notons que dans la version de septembre 2018, cette photographie ne fait plus partie du dossier. Nous rappelons que l'étude a été menée sur la version encore en ligne en janvier 2018.

est purement stratégique, pour donner l'image d'une science ouverte, d'une recherche accessible. Cet aspect de reproduction du discours scientifique ésotérique constitue un procédé de légitimation potentialisant la « traçabilité » de l'information.

- L'énonciation totalement débrayée : Répondant au topos de la science qui s'énonce toute seule, le débrayage total se veut reproduire le genre de l'article scientifique – même s'il a été montré en III.1. que le débrayage était distribué et non-ubiquitaire dans l'article. Son utilisation massive dans le cadre du dossier contribue néanmoins à l'effort de légitimation de l'information.

Cependant, de manière simultanée, l'interface se différencie de ce genre de référence en de nombreux points, nous pouvons notamment relever :

- Le phénomène de ce nous proposons d'appeler les *prothèses définitionnelles* : c'est ce qui apparaît notamment avec le procédé du *mouseover*. Ces fenêtres qui s'ouvrent pour donner une définition quand on survole un terme souligné en pointillés. Très utile pour le néophyte, il s'agit d'un outil didactique.
- La présence du titre-question, à l'instar de « *Que se passe-t-il au niveau des neurones ?* » en guise de titre de partie : cette forme interrogative est caractéristique du genre de la vulgarisation scientifique, car elle permet une meilleure appropriation et une meilleure projection du lecteur. Cela anticipe un certain *lecteur modèle* et on se sert de la forme interrogative comme un objet transitionnel⁶⁶⁹ pour le lecteur, c'est ce à quoi il se raccroche, c'est son point d'entrée. Cette remarque est à nuancer car dans les dossiers, ces titres-questions ne sont pas les plus fréquents, ils le sont beaucoup plus dans les articles de presse, de vulgarisation scientifique institutionnelle.
- La présence de procédés linguistiques de vulgarisation répondant des stratégies de remédiation discursive étudiées dans le Chapitre III⁶⁷⁰ : les reformulations et équivalences sémantiques, les métaphores (« *on peut imaginer une sorte de court-circuit dans le fonctionnement cognitif* »), les marqueurs de séquences explicatives (« *on sait aussi que* », « *ceci consiste à...* », « *cela veut dire que...* ») et les marqueurs de séquence de vérification qui rétablissent la vérité scientifique par rapport à une doxa pourvoyeuse de représentations erronées (« *il serait plus exact de parler de...* », « *l'épilepsie n'est pas en tant que telle...* »).
- Le travail de la graisse de la typographie : la mise en exergue typographique permet de hiérarchiser le contenu et s'assume comme outil didactique : ce qui est en gras est important ou peut faire l'objet d'un traitement particulier (définitionnel avec le *mouseover*, ou ouvrir une autre page avec les hypertextes, etc.)
- La présence d'encadrés : Caractéristiques du genre de la vulgarisation scientifique⁶⁷¹, les encadrés s'intègrent de manière plus linéaire dans le parcours de lecture et sont moins source de tabularité que dans les articles de magazines de vulgarisation scientifiques traditionnels. Là encore, la position énonciatrice se montre tiraillée entre

⁶⁶⁹ WINNICOTT Donald Woods, *Les objets transitionnels [1969]*, Paris, Payot & Rivages, 2010.

⁶⁷⁰ Cf. parties III.2.3.4.2. « *Marqueurs métalinguistiques* » et III.2.3.5. « *Discussion : des stratégies de remédiation* ».

⁶⁷¹ Cf. ci-après la partie V.2.1.4. « *Application du socle au dossier de vulgarisation scientifique* », notamment ce qui est dit de la composante distributionnelle.

l'article scientifique complexe et la vulgarisation pure à but pédagogique, plaçant le curseur entre les deux.

Cette tension entre *imitation* et *différentiation* par rapport à l'article scientifique exprime la tension entre *légitimation du propos* et *mise en visibilité* : l'INSERM en tant qu'énonciateur identifié, cherche à la fois à transmettre de l'information savante de manière didactique et légitimer son discours, l'ancrer dans un référentiel scientifique où le lecteur internaute est invité à entrer. Cette interface est caractérisée par la volonté d'afficher l'ouverture de la recherche scientifique. Cet exemple de communication « court-circuit » est porté par un objectif-double : celui de la transmission des savoirs mais aussi celui consistant à créer une vitrine de la recherche, entre autopromotion et légitimation. Servant en cela les intérêts de l'institution, ce type de discours permet de créer un lien direct et privilégié entre les « consommateurs de culture scientifique » et l'instance de production des savoirs de référence, recherché par le profil de public *intimiste*.

Trajectoire d'auteur

De manière plus succincte, nous proposons de mentionner un autre type de discours de vulgarisation « hors-parcours » répondant également aux besoins du public *intimiste*, en quête d'information « de première main ». Un même acteur, appelé *actant-pivot*, appartenant à plusieurs sémiosphères de manière simultanée, peut traiter de l'information savante sous différents supports, différentes formes, différents médias, et différents genres. Dans le cadre du projet, un cas d'actant-pivot est exemplaire dans cette démarche et s'actorialise très concrètement en la personne du Pr Auvin, Professeur des Universités et Praticien Hospitalier (PUPH), à la fois chercheur INSERM dans la sphère 1, neuropédiatre spécialisé en épileptologie dans la sphère 2 et également auteur d'un livre tout public et expert interviewé dans pour les revues/bulletins ou invité dans des émissions de vulgarisation scientifique grand public, ces derniers discours se situant très nettement dans la sphère de la vulgarisation scientifique en direction des profanes.

L'actant-pivot incarne une instance énonciative syncrétique, dont les discours, selon l'activité engagée (d'aucun dirait selon « la casquette » arborée : chercheur, médecin, vulgarisateur), sont modifiés pour entrer en adéquation avec la communauté discursive à laquelle il s'adresse et celle dans laquelle il s'inscrit lors de son énonciation. Se crée alors une trajectoire d'auteur, « calculable » pour reprendre le vocabulaire mathématique à partir des différentes productions discursives assumées par ledit actant-pivot : les différents articles scientifiques dont il est un des signataires⁶⁷², les discours qu'il profère en consultation⁶⁷³, les discours qu'il produit lors d'interview⁶⁷⁴ ou encore les discours qu'il tient dans les livres de vulgarisation scientifique⁶⁷⁵. La trajectoire d'auteur réunit dans une représentation abstraite⁶⁷⁶ tous les fragments discursifs tenus par le même énonciateur en de nombreux points du *parcours de médiations* posé.

⁶⁷² Dans le Tome II par exemple : Articles A, B, C, D, E.

⁶⁷³ Dans le Tome II par exemple : Retranscriptions A01 à A18.

⁶⁷⁴ Par exemple dans l'émission de vulgarisation scientifique du Figaro Santé : « Toc toc Docteur » URL : <http://video.lefigaro.fr/figaro/video/toc-toc-docteur-l-epilepsie-chez-l-enfant/5653914100001/>

⁶⁷⁵ AUVIN Stéphane et ROY Soline, *L'épilepsie chez l'enfant Conseils de vie au quotidien.*, Montrouge, John Libbey, 2017.

⁶⁷⁶ Les quatre notes de bas de page précédentes constituent, de manière non-exhaustive, les « coordonnées » de la trajectoire d'auteur du Pr Auvin.

Conclusions

Les cas particuliers présentés proposent deux modes alternatifs de circulation de l'information. Répondant aux besoins de fiabilité et de proximité du profil profane *intimiste*, ils s'extraient du paradigme du *troisième homme* en se passant de tiers médiateurs ou « traducteur ». Les énonciateurs, producteurs légitimes de savoir scientifique, assument alors eux-mêmes l'opération de réduction de « l'aliénation culturelle » (dans la conception d'Oulif et Moles) et s'émancipent des pôles « médias » et « politique » (dans la conception de Wolton) qui peuvent apparaître comme peu légitimes dans des questions de savoirs scientifiques. Ses modes participent de la création d'un autre paradigme de la vulgarisation scientifique, souvent oublié de la littérature sur le sujet, qui pourrait se laisser nommer « paradigme du *premier homme* », par homologie avec la dénomination du premier mode étudié. La définition institutionnelle de la vulgarisation scientifique n'apporte guère d'indication sur les caractéristiques inhérentes à la pratique vulgarisatrice si ce n'est l'obédience idéologique de celui qui en parle : la vulgarisation scientifique comme médiation culturelle, la vulgarisation scientifique comme outil démagogique et politique, la vulgarisation scientifique comme parole experte édulcorée, etc. Un détour du côté des considérations génériques nous semble indispensable pour pouvoir caractériser ce type de discours, comme disposition particulière qui autorise la création d'un (ou plusieurs ?) genre(s) possible(s). Cyniquement, c'est notre propre obédience scientifique de chercheur en sciences du langage qui transparait alors dans cette démarche. Cependant, la définition de ce ou ces genres semble être un levier fort opérationnel dans la caractérisation scientifique de cette pratique culturelle et sociale, certes, mais également *générique*, répondant à des normes médiatiques et sémantiques spécifiques.

V.2. Définition générique de la vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique semble présenter elle-même une sorte de constellation de représentations socioculturelles dans sa convocation. Qu'elle s'inscrive dans le paradigme du *troisième homme* comme traducteur omnipotent, « *virtuose de deux registres* »⁶⁷⁷, ou dans celui du *premier homme* comme incarnation sacrée du producteur de connaissance capable d'expliquer ses trouvailles, la vulgarisation fait appel à notre imaginaire. La nature hétérogène de ses formes n'empêche pas de faire apparaître dans la conscience collective des représentations prototypiques qui en condensent les caractéristiques définitoires. Nous proposons de faire le point sur quelques traits inhérents à la pratique de la vulgarisation scientifique. Pour se faire, nous proposons d'aborder ici la figure prototypique du dossier de vulgarisation à l'intérieur de revues spécialisées en vulgarisation scientifique. Le corpus-occurrence de référence pour l'ensemble de ces caractéristiques est incarné par un Dossier⁶⁷⁸ consacré à l'épilepsie dans la revue *Science & Santé*. Avant d'en faire l'analyse générique, il convient de présenter le cadre théorique qui l'accueille : le socle de généricité.

⁶⁷⁷ D'après l'expression de Daniel Jacobi dans : JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985.

⁶⁷⁸ Corpus-occurrence page 551 du Tome II : DUPUY MAURY Françoise, « Épilepsie. Vers la sortie de crises ? », *Science & Santé* (27), 2015, pp. 20-33.

V.2.1. Le gradient de généricité comme modèle

V.2.1.1. Sémiotique et genre

Une éviction...

Le genre se présente d'abord comme une catégorie littéraire. La tradition sémiotique l'a longtemps délaissé, dénonçant un manque présumé de critères formels à sa définition, se contentant alors de le décrire comme une forme de catégorisation culturelle et non scientifique du champ littéraire :

« Le genre désigne une classe de discours, reconnaissable grâce à des critères de nature sociolectale. Ceux-ci peuvent provenir soit d'une classification implicite qui repose, dans les sociétés de tradition orale, sur une catégorisation particulière du monde, soit d'une 'théorie des genres' qui, pour nombre de sociétés, se présente sous la forme d'une taxinomie explicite, de caractère non scientifique »⁶⁷⁹

Dépendante d'un certain relativisme culturel, la théorie des genres ainsi conçue présente surtout l'intérêt de renseigner sur l'axiologie sous-jacente prévalant à la constitution de ces catégories de discours, dans une perspective comparative notamment. Selon Greimas et Courtès, elle pêche par son manque de propriétés formelles définitoires. Une telle éviction du genre, dans les travaux de l'École de Paris notamment, peut surprendre car dans la glossématique de Hjelmslev, une place de choix semble être réservée au genre parmi les « grandeurs de l'analyse » :

« De notre point de vue, il est certain que l'analyse du texte revient au linguiste comme une obligation inéluctable, incluant ainsi les segments de texte de très grande extension. (...) De la première de ces divisions, résultent la ligne de l'expression et celle du contenu, qui contractent une solidarité mutuelle. En subdivisant celles-ci séparément, il sera possible et même nécessaire de diviser la ligne du contenu, entre autres, en genres littéraires, et de diviser ensuite les sciences en présupposantes (sélectionnantes) et présupposées (sélectionnées). Les systématiques de la critique littéraire et des sciences en général trouvent ainsi leur place naturelle dans le cadre de la théorie du langage et, à l'intérieur des divisions des sciences, la théorie linguistique doit arriver à inclure sa propre définition. »⁶⁸⁰

La glossématique – la sémiotique scientifique de Hjelmslev – qui se saisit d'un texte doit le faire des grandeurs les plus étendues aux grandeurs les moins étendues dans une suite de divisions successives. La première division est celle de l'expression et du contenu, et à partir de cette analyse première, le genre apparaît très tôt dans la conception hjelmslevienne dans le plan du contenu. Le genre ne doit pas être exclu de la sémiotique : il fait partie de la hiérarchie, et apparaît même à l'intérieur des divisions premières. Dès Hjelmslev, le genre n'est pas qu'une catégorie littéraire qu'il serait possible d'étudier de manière sémiotique, mais au contraire une voie d'accès privilégiée aux grandeurs les plus étendues dans le plan du contenu pour construire une sémiotique littéraire ou sémiotique des pratiques culturelles plus

⁶⁷⁹ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), page 164.

⁶⁸⁰ HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments), pages 135-136.

généralement. Une sémiotique du genre permet, tout en restant déductive et hiérarchique – et donc fidèle à l'épistémologie hjelmslevienne – d'accéder à la textualité et aux spécificités des discours. D'après Nicolas Couégnas, lecteur de Hjelmslev, la sémiotique du genre n'est donc ni une science du général, ni une science du particulier, mais une science de la particularisation, permettant ainsi de passer du genre à l'œuvre, au sein d'une hiérarchie déductive⁶⁸¹.

... des retrouvailles

Ainsi, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de sémioticiens s'inscrivant dans l'héritage de Louis Hjelmslev et François Rastier, le genre retrouve ses lettres de noblesse sémiotique. Rastier est l'un des premiers à redorer le blason du genre, ne l'abandonnant pas à sa condition de simple étiquette littéraire, mais en affirmant au contraire son autonomie et son fonctionnement hautement sémiotique. Selon lui, le genre « *détermine ce mode de corrélation entre plan du signifiant et plan du signifié que l'on peut nommer sémosis textuelle* »⁶⁸². Le genre règle alors les rapports entre expression et contenu, en tant que prescripteur de normes présidant à la production et à l'interprétation des textes. Le genre se définit, selon Rastier, comme une interaction spécifique entre les composantes des deux plans, et entre les plans entre eux. En tant que sémiose, que nous avons décrite comme une effectuation dynamique actualisante, le genre perd de sa stabilité, ou mieux de sa *staticité*, et semble changer d'échelle de pertinence. Un terme est alors privilégié pour rendre compte de sa qualité dynamique : la *généricité*.

Les composantes textuelles de Rastier semblent être au cœur des considérations sémiotiques de deux modèles de la *généricité* qui nous interpellent pour notre projet : les *corrélats génériques* de Driss Ablali et le *gradient de généricité* de Nicolas Couégnas. Dans les deux propositions théoriques, le genre dépasse son statut d'étiquette sociolectale ou encore de catégorie taxinomique, pour endosser le rôle dynamique d'une construction interprétative à partir d'une association spécifique de composantes textuelles rastieriennes, appartenant aussi bien au plan du contenu (thématique, dialectique, dialogique, tactique) qu'au plan de l'expression (médiatique, rythmique, prosodique tonale, distributionnelle)⁶⁸³. Cette construction interprétative est assumée chez les deux chercheurs par le « *parcours interprétatif* », processus dynamique intrinsèquement lié à la *généricité*, permettant de rendre compte de la textualité. Chez Ablali,

« il s'agit d'interpréter le genre sur la base des caractéristiques formelles spécifiques, attestées sur corpus, appartenant à différentes composantes du texte, jugées comme discriminantes et, pour cette raison, sont des indices forts de la généricité. Fait fondamental, le genre ne se présente pas sous son seul aspect extérieur (son

⁶⁸¹ C'est d'ailleurs sur ce constat théorique que s'appuie toute l'articulation logique de son ouvrage : COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

⁶⁸² Rastier (2001) cité par Sylvain Loiseau dans : LOISEAU Sylvain, « La notion de tradition discursive : une perspective diachronique sur les genres textuels et sur les phénomènes de fréquence textuelle », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, page 97.

⁶⁸³ RASTIER François, *La mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011 (Lettres numériques 12).

étiquette), il est la résultante d'un cheminement multi-sémiotique : les indices corrélés ne peuvent émerger que dans un parcours interprétatif »⁶⁸⁴

Cette conception présente de fortes affinités avec celle de Couégnas selon lequel

« le genre n'est pas simplement un ensemble de normes sociolectales extérieures au texte, coupables de relativisme culturel, mais aussi une forme intrinsèquement textuelle, une instance de systématisation qui se manifeste par la mise en forme du texte, au cœur de la textualité et de ses composantes. (...) Du point de vue de l'interprétation tout autant que du point de vue de la production se pose le problème de la reconnaissance de la forme générique »⁶⁸⁵

Couégnas attribue à la praxis énonciative la capacité de contenir et convoquer l'horizon générique spécifique d'un texte, à la fois grâce à l'autonomie du genre et au sentiment épilinguistique d'un « air de famille » générique.

Les deux théories ne partagent pas uniquement le recours aux composantes textuelles de Rastier : la conception dynamique et sémiotique de la généricité qui transparait dans les deux est le témoin de l'affinité intellectuelle entre les auteurs, s'inscrivant dans la même approche *textuelle* du genre. Chez les deux, il semble y avoir un « faire genre » comme on a parlé de « faire texte » ou « faire signe » pour l'anthroposémiotique : « *Interpréter le genre : autrement dit, non seulement découvrir quel est le genre d'un texte, mais aussi, et avant tout, trouver qu'il y a du genre, plutôt que rien* »⁶⁸⁶. Les corrélats génériques d'Ablali permettent de constituer des éléments formels pour définir un genre scientifiquement en synchronie. Il s'agit de cooccurrences de composantes intervenant à l'intérieur de différents niveaux linguistiques – morphosyntaxique, énonciatif, argumentatif, rhétorique, compositionnel notamment – qui contribuent à l'établissement de liens de cohérence générique, qu'il est impossible d'analyser isolément. C'est l'interprétation générique qui donne de la cohérence à ces composantes textuelles dispersées, « *disparates et invisibles* ». Il nous semble que l'identification des corrélats génériques, s'effectuant au niveau local des variables linguistiques, issus de la théorie d'Ablali, correspond au même mouvement qui préside à la constitution du socle de généricité de Couégnas, que nous proposons (enfin) de développer.

⁶⁸⁴ ABLALI Driss, « Corrélats génériques et interprétation. Le cas des éditos dans la presse quotidienne », in: BADIR Sémir, ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 131-151.

⁶⁸⁵ COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, page 24.

⁶⁸⁶ ABLALI Driss, *op. cit.*, 2014, page 132.

V.2.1.2. Présentation générale du gradient de généricité⁶⁸⁷

Le gradient de généricité est un modèle qui formule et étudie la double tension qui s'exerce entre les contraintes du genre et la singularité des œuvres produites. Ce Janus à la fois modèle théorique et outil d'analyse pratique a notamment été appliqué aux albums d'enfance⁶⁸⁸, aux blogs littéraires⁶⁸⁹, à la bande-dessinée⁶⁹⁰ et se trouve, dans le présent travail, réinvesti pour définir les genres discursifs du forum médical⁶⁹¹ et les récits autopathographiques⁶⁹² (seulement en partie puisqu'il ne s'agit pas de genre à proprement parler mais de *voix*). Nous proposons de le présenter en l'appliquant ici au genre du dossier de vulgarisation scientifique.

Le *gradient de généricité* se présente comme l'hypothèse d'une médiation dynamique entre généricité et singularité permettant de décrire les degrés variables de la généricité :

« *Le gradient de généricité permet de représenter non plus uniquement l'analyse hiérarchisée, fondement de toute sémiotique différentielle, mais la tension, la visée singularisante⁶⁹³ qui s'exerce au sein d'un horizon générique. Le chemin qui va du générique au singulier prend donc la forme d'un gradient, où la force prescriptive s'exerce de manière graduelle, passant successivement du plus contraignant, le pôle de la généricité, à la plus grande latitude, le pôle de la singularité* »⁶⁹⁴

Le gradient de généricité propose, du plus contraint au moins contraint, les degrés suivants : le socle médiatico-générique, les modèles, les variétés de modèle, la combinatoire et le style.

⁶⁸⁷ Il apparaît pour la première fois dans : COUÉGNAS Nicolas, « Sémiotique textuelle du genre. La généricité des albums d'enfance », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104. La proposition conceptuelle originelle de Nicolas Couégnas a été retravaillée dans un second temps par lui-même et François Laurent (2014), puis une troisième reformulation a été réalisée avec notre collaboration (2015). Ces trois versions, chacune revisitant la première en l'augmentant et en l'appliquant à des genres textuels divers, témoignent, il nous semble, de l'innovation heuristique proposée par Nicolas Couégnas avec ce modèle. Pour une présentation développée du gradient de généricité accompagnée de nombreux exemples, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de référence qui y est consacré : COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

⁶⁸⁸ COUÉGNAS Nicolas, « Sémiotique textuelle du genre. La généricité des albums d'enfance », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104.

⁶⁸⁹ COUÉGNAS Nicolas et LAURENT François, « Style, œuvre et genre : la hiérarchie des composantes textuelles dans le blog L'autofictif de Chevillard », in: DUCARD Dominique et ABLALI Driss (éds.), *Textes, documents, œuvres, Perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

⁶⁹⁰ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), pp. 175-189.

⁶⁹¹ Cf. Chapitre IV, partie IV.2.1. « *Forums médicaux : appropriation du savoir et esprit de communauté virtuelle* ».

⁶⁹² Cf. Chapitre IV, partie IV.3.1. « *Définir les écrits autopathographiques* »

⁶⁹³ L'expression « visée particularisante » a été proposée par François Laurent en 2014.

⁶⁹⁴ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), page 178.

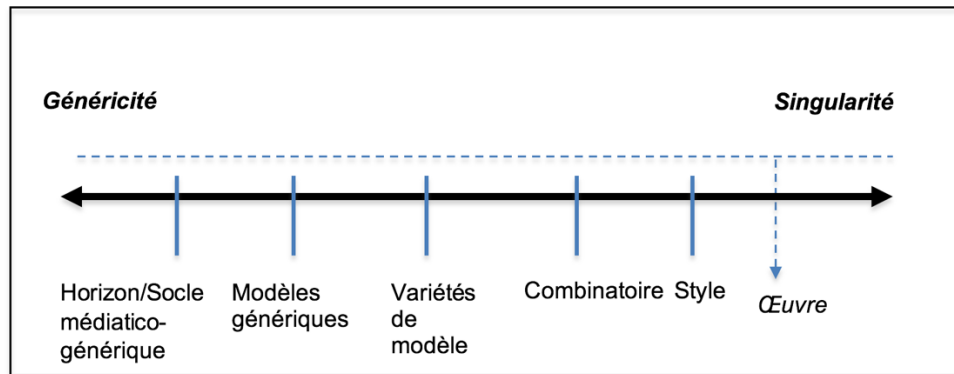


Figure 26. Gradient de généricité, d'après Couégnas & Famy (2015).

La manifestation de l'œuvre (ici en pointillés) peut intervenir à n'importe quel degré du gradient, répondant soit d'une coercition du genre importante et entraînant une production textuelle stéréotypée (comme on l'a vu au Chapitre III, les articles scientifiques sont fortement contraints du fait du manque de latitude institué par la pratique culturelle elle-même, chaque occurrence est stéréotypée) ; ou alors répondant d'une visée singularisante jusqu'aux degrés de *combinatoire* et de *style*, offrant ainsi une certaine liberté à l'œuvre de se détacher, sans s'en extraire, de l'horizon générique qui en contraint la production et l'interprétation. Ce que résume parfaitement Jacques-Philippe Saint-Gérard quand il décrit le gradient de Couégnas comme l'ensemble des

« degrés par lesquels passe un texte pour assumer sa singularité au regard des canons du genre, ce qui pose nécessairement, à un moment ou un autre, la question du style des œuvres »⁶⁹⁵

En les résumant succinctement, ces degrés peuvent être présentés comme suit. Dans le *socle médiatico-générique*, le média rencontre le genre, et cette solidarisation de différentes composantes de l'expression et de composantes du contenu fait du genre une sémiosis textuelle. Le socle correspond au noyau définitionnel du genre, déterminant une pression générique sur la production et l'interprétation d'une œuvre. Les *modèles génériques*, quant à eux, font part des jeux qui se créent à partir des composantes spécifiques constituant le noyau. Ils proposent une grammaire fondamentale faisant apparaître une famille générique, conformes au socle (pression générique), mais agençant l'interaction entre les composantes de manière autonome⁶⁹⁶ (premier niveau de singularisation). Les *variétés de modèles*, comme leur nom l'indique, proposent des spécifications, retenues dans la praxis, des modèles eux-mêmes issus d'une spécification du socle médiatico-générique ou dit aussi *noyau générique*. Il s'agit de déclinaisons de modèles pouvant être mobilisées dans le parcours interprétatif d'une œuvre. La *combinatoire* est un degré de généricité moindre qui prend en charge une syntagmatique éventuelle de variétés de modèles à l'intérieur d'une œuvre : différentes variétés de modèles s'enchaînent, dans un certain ordre, dans la production textuelle,

⁶⁹⁵ SAINT-GÉRARD Jacques-Philippe, « Nicolas Couégnas, Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité. Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 172 pages », *Questions de communication* (31), 01.09.2017, pp. 551-553.

⁶⁹⁶ Un exemple prototypique de passage du socle aux modèles est donné à propos du genre de la bande-dessinée, notamment dans : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, page 186.

éprouvant la latitude générique par rapport au socle de départ. Enfin, le style est le degré proposant la plus grande latitude, se détachant en partie de la force prescriptive du socle générique pour se laisser aller à plus de singularité :

« *Mais la généricité ne disparaît jamais totalement ; elle reste, en synchronie, l'horizon sur lequel l'œuvre se détache. L'interaction idiolectale entre composantes textuelles consiste nécessairement pour partie en une appropriation de l'interaction sociolectale sélectionnée préalablement par l'appartenance à un genre particulier* »⁶⁹⁷

La thèse forte du modèle réside dans la conception dynamique de l'interprétation générique, montrant que le genre participe à l'œuvre en train de se faire et ne constitue pas seulement une étiquette, une taxinomie posée *a posteriori* sur l'œuvre faite.

V.2.1.3. Le socle médiatico-générique

Le socle de la généricité constitue l'horizon générique dont sont dépendantes la production et l'interprétation d'une œuvre⁶⁹⁸ textuelle. Il permet de concevoir et identifier les éléments formels définitoires du genre qui manquaient à l'appel du *Dictionnaire raisonné*⁶⁹⁹ pour faire du genre une entité sémiotique. Ces traits formels permettant de penser une sémiotique du genre sont identifiables à travers le prisme des « composantes textuelles ». Ces composantes sont des instances systématiques qui règlent la production et l'interprétation de suites linguistiques, au niveau micro-, méso- et macro-générique. Pour arriver au socle médiatico-générique, l'appareillage théorique des composantes a suivi une évolution de reformulations successives, que l'on peut schématiquement résumer comme suit :

(1) *Les composantes textuelles de Rastier*

Les composantes, à partir desquelles le socle de généricité se constitue, proviennent des composantes textuelles de Rastier⁷⁰⁰.

Composantes du signifié	Composantes du signifiant
Thématique	Médiatique
Dialectique	Rythmique
Dialogique	Prosodique-tonale
Tactique	Distributionnelle

Tableau 9. Composantes textuelles de Rastier, d'après Rastier (2001)

⁶⁹⁷ COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2014, page 49.

⁶⁹⁸ En son sens sémiotique, c'est-à-dire une production textuelle ou discursive singulière constituant une totalité. L'œuvre sémiotique n'est pas nécessairement une « œuvre d'art » mais un texte qui se présente à l'interprétation dans sa globalité. L'œuvre intervient le plus souvent à la droite du gradient, après le style d'après l'esthétique contemporaine. Mais théoriquement, le curseur qui la pointe peut s'arrêter avant sur le gradient de généricité.

⁶⁹⁹ Cf. *supra* dans ce chapitre partie V.2.1.1. « *Sémiotique et genre* », § « Une éviction... ».

⁷⁰⁰ RASTIER François, *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France, 2001 (Formes sémiotiques).

Sur le plan du contenu, les composantes se laissent décrire de la sorte :

Thématique : La composante thématique rend compte des contenus et thèmes investis par le texte, c'est-à-dire du secteur de l'univers sémantique convoqué par celui-ci. Elle en décrit les unités. Les isotopies génériques et les faisceaux induits par les molécules sémiques sont les facteurs de la cohésion thématique, difficiles à identifier sans les ressources de la description sémantique. Pour rappel, les thèmes génériques (taxémique, domanial, dimensionnel) sont des classes sémantiques manifestées dans le texte par la récurrence des sémèmes qui en font partie. Les thèmes spécifiques ne sont liés à aucune classe sémantique particulière et sont indépendants de toute lexicalisation. Il est donc en cela très difficile à nommer.

Dialectique : La composante dialectique rend compte des intervalles temporels dans le temps représenté, de la succession des états entre ces intervalles, et du déroulement aspectuel des processus en leur sein. Il s'agit de décrire des transformations. La dialectique comprend deux niveaux. Le niveau événementiel regroupe les acteurs et les fonctions narratives (contrat, transgression, paris, échange, manipulation, sanction, etc.). Le niveau agonistique correspond aux classes d'acteurs, aux ensembles sémiques stabilisés (le héros, l'adjuvant, le traître, etc. pour reprendre la terminologie propienne). Chez Rastier, les séquences décrivent des enchaînements typiques de fonctions (par exemple le syntagme fonctionnel : contrat > transgression > réparation). Les fonctions se succèdent de façon stéréotypée.

Dialogique : La composante dialogique rend compte des modalités notamment énonciatives et évaluatives, ainsi que des espaces modaux qu'elles décrivent. Dans cette mesure, elle traite de l'énonciation représentée (l'énonciation réelle ne relevant pas de la linguistique, mais de la psycholinguistique). Pour résumer, la composante dialogique concerne l'énonciation énoncée et la modalisation (univers/monde). L'univers est associé à un foyer donné (un évaluateur) qui est la source des propositions et de leur modalisation, il détermine donc un foyer d'assomptions. L'univers est donc constitué de l'ensemble des unités évaluées, et de leurs modalités onto-véridictoires ou thymiques respectives, associées à un foyer donné c'est-à-dire un point de vue (par exemple, tel personnage, le narrateur, un évaluateur sous-entendu). Le foyer d'assomptions peut être conforme ou non-conforme à l'univers de référence (lieu de vérité).

Tactique : La composante tactique rend compte de la disposition séquentielle du signifié, et de l'ordre linéaire (ou non) selon lequel les unités sémantiques, à tous les paliers, sont produites et interprétées. Les contenus peuvent être enchaînés de manière continue ou proposer des discontinuités (comme des ellipses par exemple) qu'il faut combler par inférence.

Sur le plan de l'expression, les composantes textuelles peuvent être résumées comme suit :

Médiatique : La composante médiatique décrit les types de signifiants utilisés, c'est-à-dire tous les supports et matières du plan de l'expression : à l'écrit, à l'oral, pour les productions polysémiotiques, etc.

Rythmique : La composante rythmique rend compte de l'organisation itérative du signifiant, dont la versification en donne un bon exemple.

Prosodique-tonale : La composante prosodique-tonale ne trouve de pertinence qu'à l'oral. Elle rend compte des traits suprasegmentaux actualisés, admettant une euphonie ou

non. Cette composante gère ce qui se rattache à ce que Jakobson appelle la fonction expressive du langage.

Distributionnelle : La composante distributionnelle, comme son nom l'indique, étudie la distribution des unités de l'expression. Elle s'occupe de l'organisation des signifiants, entre linéarité et tabularité, et entre coordination, subordination ou superordination. Elle gère la disposition des unités dans le temps et dans l'espace, ainsi que leur agencement.

(2) *Les composantes textuelles de Rastier revisitées par Badir*

Parmi ses *Six propositions de sémiotique générale*⁷⁰¹, Sémir Badir en consacre une à la présentation des composantes textuelles, comme divisions méthodologiques, du plan de l'expression (la poétique) et du plan du contenu (l'herméneutique)⁷⁰². Les composantes du plan de l'expression sont alors réaménagées, l'ensemble du système permettant d'analyser les œuvres comme les pratiques culturelles.

	<i>paradigmatique</i>	<i>syntagmatique</i>
<i>intensive</i>	THEMATIQUE	DIALECTIQUE
	morphologie	distributionnelle
<i>extensive</i>	DIALOGIQUE	TACTIQUE
	médiatique	rythmique

Tableau 10. Divisions analytiques de la poétique et de l'herméneutique, d'après Badir (2009)

Sémir Badir reprend les composantes textuelles du contenu de Rastier en capitales, et articule celles du plan de l'expression en minuscules. Avec cette reformulation, Badir vient justifier en partie la typologie de Rastier dans laquelle les composantes de l'expression et du contenu, au nombre de quatre dans chaque plan, entrent difficilement en correspondance : elles ne sont pas interdéfinies alors que l'interdéfinition est un souci fondamental en sémiotique. Badir propose de distinguer deux catégories, deux types de division analytique « propre à toute sémiosis » dans les composantes de Rastier : la catégorie *syntagmatique vs paradigmatique*, et la catégorie *intensive vs extensive*. La dimension paradigmatique prend en charge ce qui relève des unités à l'intérieur de la classe, la syntagmatique concerne ce qui relève de l'enchaînement de ces unités. Dans la deuxième catégorie, la dimension intensive est de l'ordre de la qualification des valeurs quand la dimension extensive décrit la quantification de ces valeurs. Les divisions analytiques du plan du contenu restent fidèles aux composantes textuelles du signifié de Rastier et se laissent décrire de la même façon. Les composantes de l'expression sont inspirées de Rastier mais « *sont réaménagées pour d'autres correspondances* » par Badir. La composante morphologique concerne les formes propres à l'expression à tous les niveaux, qu'il analyse en classes de formants et classes de formats :

⁷⁰¹ BADIR Sémir, « Six propositions de sémiotique générale », *Actes Sémiotiques*, 10.04.2009.

⁷⁰² L'homologation entre plan de l'expression et poétique d'une part, et plan du contenu et herméneutique d'autre part est faite dans sa proposition n°1.

« La période, le paragraphe, le sonnet, le tableau graphique, la liste, le cadre, la case (de bande dessinée), le plan (cinématographique), la portée (musicale), l'agenda, la page (numérique), la une (de journal) sont des formats »⁷⁰³.

La composante distributionnelle répond peu ou prou la même définition que chez Rastier. La composante médiatique quant à elle se spécifie par son intérêt pour les protocoles, l'instrumentalisation de la pratique sémiotique engagée et les mécanismes liés à la fonctionnalisation. La fonction médiatique implique donc une part de motivation. Enfin, la composante rythmique décrit, au sein d'une œuvre, les récurrences d'agencements. Elle se situe au niveau des formats et des formants.

(3) **Les composantes textuelles de Rastier revisitées par Badir, remaniées par Couégnas & Famy**

Pour achever cet historique de filiation et de dettes heuristiques, il convient de présenter le socle médiatico-générique, élaboré à partir d'une relecture des composantes textuelles rastieriennes revisitées par Badir, permettant de définir le genre comme une forme sémiotique. Le socle médiatico-générique, dans sa version finale augmentée, est à la fois un modèle théorique et un outil d'analyse opératoire, qui a pour but d'identifier des composantes du plan de l'expression appelées « formats médiatiques » et des composantes du plan du contenu, appelées « composantes sémantiques de la généricité ». L'ensemble permet de circonscrire tous les éléments constitutifs d'un genre et son fonctionnement associé à un média donné. Il se présente schématiquement sous la forme de ce tableau :

	EXPRESSION	CONTENU
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Composantes sémantiques de la généricité</i>
paradigmatique	Système sémiologique	Thématique
	Morphologie	Dialogique Énonciation / Modalisation
syntagmatique	Distribution	Dialectique
	Accès	Tactique

Tableau 11. Socle médiatico-générique, d'après Couégnas & Famy (2015)

Le plan du contenu présente peu de modification. La *composante dialogique* est subdivisée en deux sous-composantes : la composante dialogique-énonciation et la composante dialogique-modalisation. Même si les deux nuances apparaissent dans la définition originelle de Rastier, le socle propose de bien les distinguer, car elles semblent s'autonomiser dans certaines situations⁷⁰⁴. La dialogique-énonciation relève de l'énonciation énoncée et en ce sens étudie tous les phénomènes de débrayage, embrayage, jeux de personnes,

⁷⁰³ BADIR Sémir, *op. cit.*, 2009.

⁷⁰⁴ Voir à ce propos l'exemple du gradient de généricité appliqué à la bande-dessinée, dans lequel la composante dialogique-énonciation fait partie intégrante du socle alors que la dialogique-modalisation permet d'en spécifier des modèles : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, pages 182 et 186 notamment.

subjectivèmes et déictiques, et de la triade « ego, hic et nunc » notamment. La sous-composante dialogique-modalisation relève quant à elle des jeux qui se créent entre foyer d'assomption et univers de référence, entre monde factuel et croyances, déterminant des évaluations axiologiques, thymiques, ou encore onto-véridictoires.

Les principaux réaménagements effectués concernent là encore les « composantes du signifiant », avec la définition des « formats médiatiques » constituant le plan de l'expression de la généricité. La *composante distributionnelle* est maintenue comme une mise en forme (tabularité, linéarité, englobement, par exemple) dictée en partie par le média. Intervient désormais dans le modèle le *système sémiologique*, qui étudie les différents types de signes convoqués (oral, écrit, verbal, iconique, gestuel, polysémiotique, etc.) et, le cas échéant, les rapports entretenus entre ces types (redondance, complémentarité, hiérarchie, etc.). La *composante morphologique* recense les unités (en tant que totalités paradigmatiques) mobilisées par le média : mots, paragraphes, vers, strophe, bulle strip, encadré, schéma, etc. Enfin, l'accès correspond à la construction médiatique et étudie la façon dont le média programme l'acte de lecture, l'accès « physique » à l'interprétation : la tourne par recouvrement pour l'album d'enfance, l'élan tabulaire pour la bande-dessinée, la continuité de la tourne pour le roman, etc. Cette dernière composante donne la consistance sémiotique réelle du média.

*« Il faut insister, enfin, sur le fait que chacun de ces formats médiatiques est véritablement sémiotique ; que ce ne sont pas simplement des descriptions d'éléments formels, isolés, mais les unités d'un plan d'expression, susceptibles d'être associés, soit dans une relation de solidarité soit dans une relation de détermination à des contenus génériques. C'est à cette condition que l'analyse sémiotique peut espérer décrire l'interprétation générique. »*⁷⁰⁵

La constitution du socle médiatico-générique afin de définir un genre revient, sur corpus, à identifier des *corrélats génériques* décrits par Ablali, c'est-à-dire à pointer les cooccurrences auto-constituantes de composantes textuelles. Si les deux approches ne se superposent pas, puisque les corrélats génériques interviennent surtout au niveau linguistique local voire au niveau micro-sémantique et que le socle médiatico-générique fait intervenir les formats médiatiques, elles partagent néanmoins ce geste particulier d'identification de solidarités entre éléments formels (les composantes) permettant de mettre au jour des traits définitoires de la généricité en tant que sémiotique.

Point d'ambiguïté théorique

Décrite de la sorte, une telle conception place le média « à l'intérieur » du genre, comme l'un de ses fonctifs constituants. Il s'agit là d'une hypothèse forte qui peut être source de débat : le genre ne se réduit pas ici à un ensemble de composantes sémantiques, il faut que ces composantes soient mises en interaction avec un certain nombre de composantes du plan de l'expression. En toute franchise intellectuelle, nous devons reconnaître qu'une contradiction apparaît alors avec le référentiel théorique, mis en place plus tôt dans ce travail, d'après l'analyse de la pratique culturelle chez Badir. Dans ses *Six propositions de sémiotique*

⁷⁰⁵ COUÉGNAS Nicolas et FAM Y Aurore, *op. cit.*, 2015, page 188.

générale, il analyse la pratique culturelle en médias (expression) et en genres de discours (contenu).

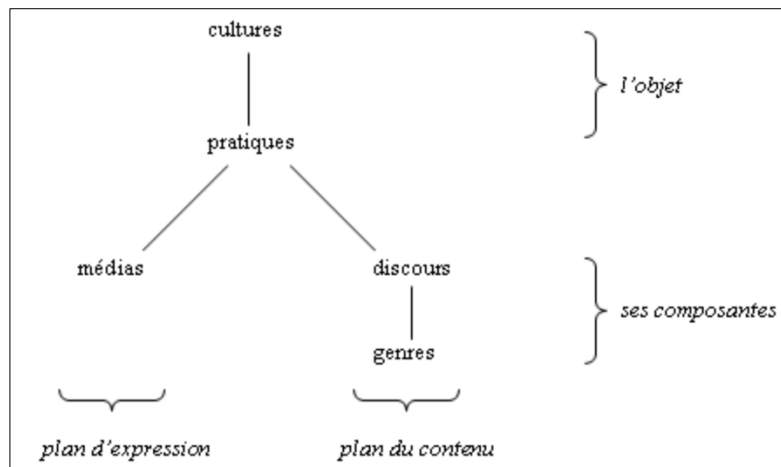


Figure 27. Les pratiques culturelles et leurs composantes, d'après Badir (2009)

À partir de ces considérations, nous avons posé dans le Chapitre II, et ce reprenant une thèse développée dans un précédent article⁷⁰⁶, l'analyse des pratiques culturelles en médiation médiatisation et médiation génériques :

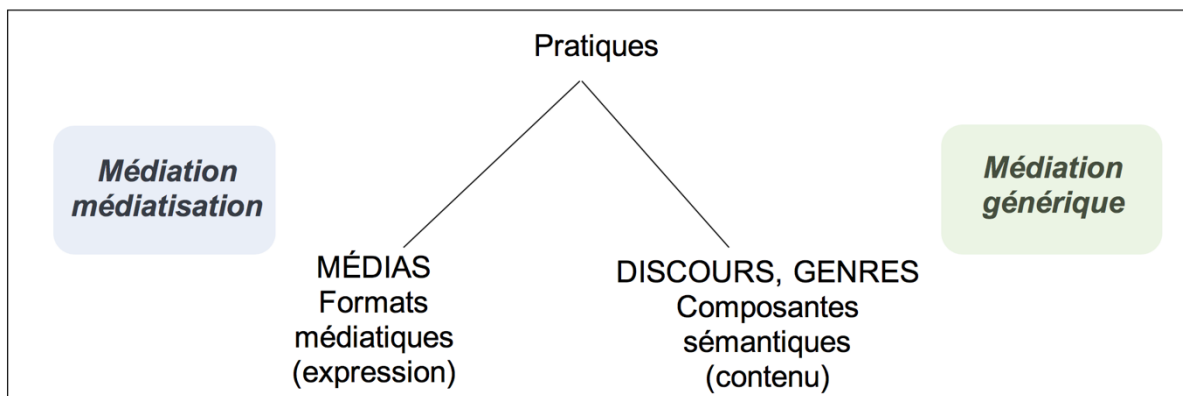


Figure 28. Rappel du référentiel théorique (Chapitre II)

Cependant, le socle médiatico-générique sus-présenté définit le genre comme la solidarisation d'un média (plus précisément de formats médiatiques) et de composantes sémantiques « génériques ». Une solution commode consisterait à affirmer que le socle médiatico-générique ne définit non pas le genre, mais la *généricité*, en tant que pratique sémiotique régissant la production et le parcours interprétatif d'une œuvre. Cette pirouette théorique, qui n'en est pas une à proprement parler mais qui incarne plutôt une précision terminologique, permet d'échapper à toute contradiction dans l'appareillage. La *généricité* devient une actualisation du genre en association à un média dans la pratique. Ce n'est donc pas le genre qui abrite le média, mais la *généricité*. Le terme même de *socle médiatico-générique*, avec

⁷⁰⁶ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques).

son qualificatif composé, laisse entendre le statut dual du concept. La discussion reste ouverte sur les places théoriques respectives du genre et du média, et leurs rapports fusionnels ou polémiques. Le média fait-il partie intégrante du genre ? Un genre peut-il exister sans médiagenie ? Une réponse peut éclore avec le concept de *voix sémiotique*, posé dans le chapitre IV avec la voix autopathographique⁷⁰⁷ pour illustration. La voix a été décrite comme une organisation de contenu sans médiagenie particulière, consistant en l'affirmation de composantes sémantiques opérant de conserve, capable de se déployer dans de multiples médias. Au niveau de pertinence pragmatique, la voix se caractérise par une performativité proche de l'agence. Associée à des configurations de formats médiatiques données, elle autorise la création de genres singuliers, ou plutôt *généricités singulières*, où le sens agit de manière particulière en chacun d'eux.

Cette proposition a le mérite de déplacer la focale et ainsi permettre de concevoir les places respectives de la généralité, du média, de la voix, mais oppose un problème théorique à tout sémioticien gouverné par l'arbitraire du signe en bon héritier de la linguistique saussurienne. En effet, ainsi conçue, la voix (en tant que plan du contenu) préexiste à la sémiologie de la généralité : l'existence d'un fonctif avant la fonction est théoriquement impossible en sémiotique héritière de la glossématique. Le « fonctif » ne devient fonctif qu'en association à un autre dans la fonction sémiotique, c'est la solidarité de deux plans qui fait d'eux des fonctifs. Cette conception de la généralité implique donc une part de motivation, venant de la *voix* ou du *média*, selon les cas. Il nous faut assumer cette part de motivation régissant certaines productions textuelles ou discursives dans l'analyse. Cependant, il n'apparaît pas systématique que tout plan du contenu ou toute configuration de composantes sémantiques de la généralité forme une voix. Celle-ci ne se présente que dans certains cas, il est donc impossible de poser l'équation [média + voix = genre] de manière inconditionnelle. Il existerait une *vocagénie* comme il existe une *médiagenie*, la motivation pouvant intervenir depuis chacun des plans.

V.2.1.4. Application du socle au dossier de vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique, pour rappel, présente une hétérogénéité constitutive importante : pluralité des énonciateurs, pluralité des formes, pluralité des genres discursifs qui la mettent en œuvre (émission télévisée de vulgarisation, article de presse, animation muséale, etc.), etc. Comme mentionné en introduction de cette partie, nous proposons d'étudier un type de vulgarisation particulier, qui nous semble servir de prototype à la vulgarisation : le dossier de vulgarisation à l'intérieur de revues spécialisées en vulgarisation scientifique. Le corpus-occurrence de référence pour l'ensemble de ces caractéristiques est incarné par un Dossier⁷⁰⁸ consacré à l'épilepsie dans la revue *Science & Santé*. Pour dessiner les contours de ce genre, ou plus précisément identifier les éléments formels définitoire de sa généralité, il convient d'étudier les différentes composantes du socle médiatico-générique.

⁷⁰⁷ Cf. Chapitre IV, partie IV.3.4. « *Conclusions* ».

⁷⁰⁸ Corpus-occurrence page 551 du Tome II : DUPUY MAURY Françoise, « Épilepsie. Vers la sortie de crises ? », *Science & Santé* (27), 2015, pp. 20-33.

Sur le plan du contenu

Sur le plan du contenu, sont distinguées quatre composantes sémantiques de la généralité : la thématique, la dialogique, la dialectique, la tactique. La *composante thématique* montre un investissement omniprésent du thème scientifique au niveau des contenus. Sont retrouvées les isotopies mésogénériques de la santé (acteurs de la santé, états pathologiques, etc.) et de la maladie (épilepsie ici en particulier, la non-santé), et des isotopies microgénériques de l'anatomie et de la physiologie cérébrales (neurones, transmission des neurotransmetteurs, etc.). Le repérage de ces isotopies se fait en grande partie par le relevé de champs lexicaux correspondant.

La *composante dialogique* se divise en deux sous-composantes : la dialogique-énonciation et la dialogique-modalisation. Dans la première, l'énonciation est assurée par une instance énonciative qui se veut neutre, excluant ainsi tout subjectivisme, tout embrayage personnel, tout déictique, bref, l'énonciation témoigne d'un débrayage généralisé. L'énonciation rappelle celle mise en œuvre dans le Dossier d'Information INSERM présenté *supra* dans ce chapitre, qui reprenait lui-même les codes de la section *Materials et Methods* des articles scientifiques analysés en chapitre III. La sous-composante dialogique-modalisation se caractérise par une assomption forte au niveau de l'univers de référence constitué des discours scientifiques ésotériques. La modalité engagée est dite onto-véridictoire, le monde factuel est associé au vrai, c'est-à-dire que l'on considère que le contenu exprimé dans l'univers de référence est vrai, le foyer d'assomption créé dans le discours y adhère totalement. L'énonciation prend en compte cet univers de référence distal, et gère la polyphonie engendrée par son implication directe dans le discours de vulgarisation. Les deux sous-composantes sont ici étroitement liées.

La *composante dialectique* présente une tension temporelle implicite entre : le temps représenté dans les unités périphériques posés comme un hors-temps ou un temps absolu, et, le temps représenté dans l'article à proprement parlé qui enchaîne les transformations narratives et un mouvement général chronologique passé/présent/futur, l'axe sur lequel se déroule l'action de la découverte scientifique notamment.

La *composante tactique* du genre du dossier de vulgarisation scientifique, quant à elle, s'articule autour de deux distributions de contenus :

- Une distribution centrale : l'article proprement-dit, hiérarchiquement supérieur, l'information apportée/rapportée, les transformations d'états.
- Une distribution périphérique : les contenus auxiliaires, les explicitations, etc. qui incarnent un actant adjuvant à la compréhension du centre. L'article en tant que tel se « concentre » au centre du format « double-page » alors que les entités connexes (le vocabulaire, les index d'auteurs, les encadrés, les notes bibliographiques, etc.) sont distribuées sur les côtés de la double-page (à gauche sur les pages de gauche, à droite sur les pages de droite : bref, sur les extérieurs de l'unité double-page).

Sur le plan de l'expression

Sur le plan de l'expression, sont distingués quatre types de formats médiatiques : le système sémiologique, la morphologie, la distribution et l'accès. Le *système sémiologique* est constitué significativement d'un ensemble polysémiotique : du verbal écrit et de l'image sous forme de

photographies, de schémas légendés, de reproduction d'imagerie scientifique, d'icônes (le doigt pointé, les pages cornées / notes bibliographiques, les loupes, etc.). Il existe un rapport de complémentarité entre les différents systèmes sémiologiques mobilisés, littéralement au sens de « complément d'information », avec le texte verbal comme fil conducteur, complété par les différents encadrés et autres formes visuelles.

Au niveau de la *composante morphologique*, les unités recensées sont très variées : le mot, le paragraphe, la page, la double-page. Cette double page semble être une unité morphologique de premier ordre : elle joue un rôle important dans la « distribution périphérique » dans la composante tactique vue *supra* et se trouve mise en valeur en tant que totalité par certains éléments qui viennent lier les deux unités de format de base (la page) pour ne former qu'un seul et même espace de pertinence. L'exemple le plus prototypique se trouve en pages 22 et 23 du dossier original⁷⁰⁹, avec l'iconographie du neurone disposé sur l'ensemble de la double-page et dont l'axone du neurone constitue l'élément liant. Cette unité morphologique est étroitement liée aux modalités de la composante accès médiatique.

La *composante distributionnelle* est également très riche. Elle propose la construction d'une architecture, articulant un *centre* (l'article proprement-dit sous forme de colonnes et de paragraphes séparés et titrés) et une *périphérie* (les encadrés, les éléments d'iconographie, les index-définitions, les notes bibliographiques, les identifications d'acteurs, etc.). Cette composante présente donc un véritable éclatement de la distribution des signifiants : même le corps du texte est partiellement éclaté en colonnes, en paragraphes titrés et en inserts-citations, prédisposant à une lecture préférentiellement tabulaire.

Enfin, la composante de *l'accès médiatique* est caractérisée par ce qu'on pourrait définir comme une « lecture générale en survol » de l'unité double-page. La distribution éclatée précédemment mentionnée autorise (incite même) les élans tabulaires entre les différentes sous-unités morphologiques. Comme pour beaucoup de genres imprimés, l'accès médiatique se fait aussi par « la tourne » entre deux doubles-pages, comme pour un roman ou tout autre ouvrage papier qui implique un feuilletage.

Le noyau générique

Le noyau élémentaire du socle médiatico-générique, qui prédétermine les rapports entre les composantes, le long du gradient, peut ainsi, et ce à partir des différentes composantes exposées, se laisser décrire comme l'interaction primordiale de la composante thématique et dialogique, associées à une composante distributionnelle et une composante morphologique particulières.

⁷⁰⁹ Une impression des deux pages constituant l'unité double-page est donné par la Figure A en Annexe 8, page 392 de ce tome.

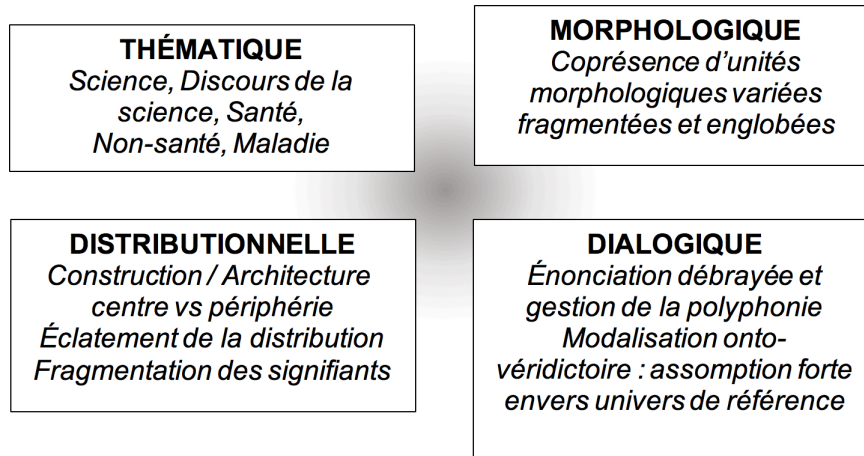


Figure 29. Noyau générique du dossier de vulgarisation scientifique

C'est ce socle nucléaire qui exerce la plus forte pression générique et qui définit l'essence même du genre « dossier de vulgarisation scientifique ». Associé à d'autres composantes, il permet de décliner le socle en modèles, eux-mêmes déclinables en variétés de modèles, etc. C'est donc à partir de ce noyau théorique qu'il est possible de penser des parcours de singularisation générique, avançant pas à pas sur le gradient de généricité vers le pôle droit.

V.2.2. Caractéristiques des discours de vulgarisation « traditionnels »

Les composantes du noyau de généricité étant posées, elles permettent de donner un cadre conceptuel à l'analyse de phénomènes typiques voire définitoires du genre de la vulgarisation scientifique imprimée.

V.2.2.1. Mécanismes de reproduction et différenciation

Il apparaît que la composante dialogique joue le rôle d'orchestration de la tension exercée entre *reproduction* et *différenciation*, de la même teneur que ce que nous avons pu mettre au jour dans l'analyse du Dossier d'Information INSERM. Nous avons montré *supra* que, dans le Dossier d'Information INSERM, tous les éléments étaient impliqués dans la mise en œuvre de deux démarches opposées mais conjointes : l'imitation du genre de l'article scientifique ésotérique et la différenciation d'avec ce même genre. La reproduction des normes génériques de l'article scientifique passait notamment par la présence d'imagerie scientifique, l'usage du renvoi bibliographique, le débrayage de l'énonciation. Les mêmes procédures sont investies dans le corpus-occurrence de la vulgarisation scientifique imprimée, à quelques adaptations près :

- La présence d'imagerie scientifique : La reproduction d'imagerie authentique se réalise selon deux modes différents. Premièrement, l'imagerie est extraite de son environnement d'article ésotérique pour être placée telle quelle dans le dossier de vulgarisation (la radiographie de la page 25 du dossier, les tracés d'EEG et IRM de la

page 29, l'IRM de la page 32). Ce procédé a déjà fait remarquer le statut ambigu d'un tel objet transposé sans ménagement particulier. Un deuxième mode d'insertion de l'imagerie est proposé par le dossier de vulgarisation étudié : la photographie de mise en scène de l'inscription⁷¹⁰ scientifique ou médicale. Elle propose un procédé sémiotique très particulier. Par exemple, un tracé EEG donné n'est pas montré directement, mais affiché sur le moniteur de l'ordinateur, lui-même placé dans un environnement de travail, à côté d'un patient, etc. L'imagerie scientifique subit une contextualisation fonctionnalisante et déictique⁷¹¹ : l'imagerie/inscription est mise en situation par la mise en scène, « donnant à voir » sa fonction, son rôle, dans la pratique dans laquelle elle s'inscrit. Ce processus participe d'une désacralisation de l'image scientifique, qui perd de son aura, proche de celle de l'œuvre d'art, pour être incorporée à la vie quotidienne de la pratique scientifique ou de la pratique médicale : trivialement, elle vient « faire partie du décor ». La composante dialogique joue donc sur un ré-embayage de l'imagerie scientifique permettant de rapprocher l'univers de référence réputé lointain du lecteur consommateur de la vulgarisation scientifique.

- Le renvoi bibliographique : Le renvoi bibliographique, du fait de la composante « accès médiatique » différente du Dossier d'Information INSERM, ne peut jouer sur les technomots et les liens hypertextuels. Le renvoi a pourtant bien lieu et s'effectue grâce au paratexte et à l'icône associée à la fonction bibliographique incarnée par une page cornée⁷¹². Le renvoi est cependant déconnecté du corps du texte (le *centre* identifié dans socle médiatico-générique) car aucun élément permet d'en faire l'appel (un éventuel réinvestissement de l'icône par exemple, comme cela est proposé pour d'autres fonctionnalités (définitions, index d'acteurs de la recherche). Si bien qu'il est difficile de parler de *renvoi* bibliographique à proprement parler mais plutôt d'*indications bibliographiques*. Cependant, la fonction est la même que pour les renvois étudiés dans le cadre du Dossier d'Information : il s'agit d'une utilisation stratégique jouant sur la composante dialogique qui donne l'image d'une science ouverte. Elle constitue un mécanisme de légitimation potentialisant là aussi la « traçabilité » de l'information, laissant entendre que l'énoncé rentre en résonance avec un autre énoncé, tenu ailleurs, dans la sphère scientifique légitime : le dialogisme joue alors à plein.
- L'énonciation totalement débrayée : La composante dialogique-énonciation, qui propose un débrayage personnel total, imite les normes de la section M&M étudiée dans le Chapitre III. Elle correspond à un procédé supplémentaire exprimant l'assomption forte envers l'univers de référence.

Les tentatives de reproduction paradoxalement accompagnées de procès de différenciation vis-à-vis du genre de l'article scientifique sont toujours menées, voire gouvernées, par la composante dialogique. Les prothèses définitionnelles incarnées par les info-bulles du *mouseover* sont remplacées dans le genre du dossier de vulgarisation par les définitions

⁷¹⁰ Dans le sens que nous lui avons donné au Chapitre III, d'après Latour et Woolgar.

⁷¹¹ Des exemples en sont donnée par la Figure B et la Figure C, en Annexe 8, page 392 de ce tome.

⁷¹² Une représentation en est donnée grâce à l'impression d'écran en Figure D, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

décrochées⁷¹³, en paratexte latéral, grâce à un système de renvois par icône entre parenthèses dans le corps du texte⁷¹⁴. Identifiant un lecteur-modèle néophyte et non familier de la terminologie employée dans ce discours imitant celui des articles scientifiques, la présence de ces prothèses assume sa fonction d'auxiliaire didactique. Un procédé particulier de modalisation des discours de référence peut attirer également l'attention de l'analyste. Il consiste à l'humanisation de la science : les différents renvois aux index de chercheurs, les photographies d'acteurs de la recherche mis en scène dans leurs fonctions, les inserts-citations au discours direct et autres témoignages permettent de « montrer » l'homme derrière la science. Cette procédure vient répondre à une conception institutionnelle du *troisième homme*, selon laquelle la science est pensée comme autonome et inaccessible : « *La science a créé son propre mystère : pour rétablir un lien brisé, le vulgarisateur la démystifie en l'humanisant* »⁷¹⁵. Humaniser la science consiste donc à montrer l'homme derrière les découvertes, « *déconstruire le héros pour révéler le travailleur* »⁷¹⁶. Au niveau purement linguistique, des corrélats génériques se laissent aisément identifier puisqu'ils répondent des mêmes procédés métalinguistiques étudiés plus haut : des équivalences sémantiques construites autour de termes-pivots, des embrayeurs de séquences explicatives et autres marqueurs de séquence de véridiction venant rétablir une vérité scientifique aux dépens d'une croyance doxique, etc. La présence de tels procédés jouant également le rôle d'adjuvants didactiques intégrés à l'énonciation détache le discours du genre de l'article scientifique de référence. Cette intervention de la composante dialogique induit la pluralité relevée dans la composante morphologique et l'éclatement caractérisant la composante distributionnelle. Ainsi, la présence d'encadrés, d'iconographies variées (libres sur l'espace de la double page comme le neurone « de liaison » ou rapportées au cadre d'un schéma légendé ou d'une photographie mise en scène par exemple), les nombreux blocs paratextuels (définition, index de chercheurs, indications bibliographiques), le travail de la graisse typographique permettant de hiérarchiser le contenu s'assume comme outil didactique (le traitement typographique particulier exprime l'importance hiérarchique) fragmentent le contenu permettant à la polyphonie inhérente à la composante dialogique particulière de ce genre de s'instituer et de gérer les différentes scènes et les différentes voix énonciatives. Cette distribution fragmentée et éclatée sur l'espace morphologique lui-même segmenté en de multiples unités implique une lecture tabulaire nécessaire.

Cette tension entre *imitation* et *différentiation* par rapport au genre de l'article scientifique exprime la déférence et l'adhésion totale de l'énonciation envers les discours de « référence » (d'où la particularité de la composante dialogique vis-à-vis du thème) mais également l'attitude de mise à proximité, de mise en visibilité, d'accessibilité que ce genre différent de la vulgarisation scientifique tente d'offrir au profane, en même temps qu'il met en scène la recherche scientifique. La position énonciatrice joue sur la tension entre l'article scientifique complexe et une visée pédagogique pure.

⁷¹³ Voir Figure F, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

⁷¹⁴ Voir Figure G, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

⁷¹⁵ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 15.

⁷¹⁶ *Idem*.

Il est à la fois étonnant et remarquable que ce qui se donne comme définitoire d'un genre, corresponde à la propension de ce dernier à savoir imiter et se différencier d'un autre ! Ce dédoublement semble porté par la composante dialogique extrêmement forte en association au thème de la science et de la santé, gouvernant en quelque sorte le reste du socle médiatico-générique. Nous pouvons donc conclure ici l'existence d'un pré-noyau générique⁷¹⁷ à l'intérieur du socle identifié, montrant que la composante dialogique associée préalablement à la composante thématique, motivent leur appariement aux composantes distributionnelle et morphologique, et en influencent en partie le fonctionnement interne.

Ce pré-noyau générique possède la particularité d'être constitué uniquement de composantes sémantiques de la généralité, comme une sorte de *voix* sémiotique appelant des formats médiatiques particuliers. La vulgarisation scientifique montre une « prédisposition vocale » d'après la définition de la *voix* donnée dans ce travail, qui semble lui donner une coloration fondamentale scientifique.

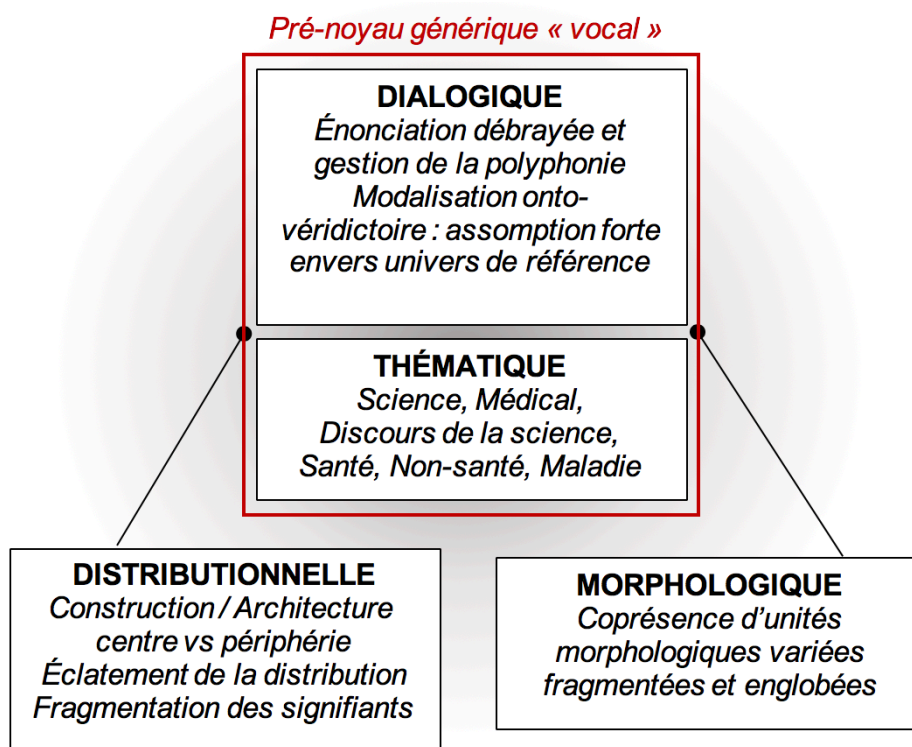


Figure 30. Pré-noyau générique au sein du socle

⁷¹⁷ Le pré-noyau générique est une éventualité théorique qui se forme à l'intérieur du noyau générique lui-même, montrant l'influence de certaines composantes sur d'autres, amenant ainsi une part de motivation. Un pré-noyau avait déjà été retrouvé dans le socle médiatico-générique du genre de la bande dessinée : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, page 182. On notera d'ailleurs avec cet autre exemple que le pré-noyau n'est pas forcément vocal : dans la bande-dessiné, il associe la composante médiatique et la composante distributionnelle, deux « formats médiatiques ».